

Maxime

Résumer le texte suivant en 100 mots, $\pm 10\%$,

puis discuter ce passage extrait du texte :

« la volubilité du mentir empêche toute certitude, chaque chose pouvant se renverser en son contraire puisque tout est faux, même la vérité. [...] Que croire, qui croire, lorsque le renversement devient roi ? »

« Mentir par plaisir, sans intention de nuire, laisse entrevoir la complexité du mensonge, son infiltration sournoise dans quantité de comportements. Si le mensonge visait seulement à contrefaire le vrai par intérêt, la morale lui réglerait facilement son sort. S'il peut s'exercer sans but et s'affranchir de toute utilité, alors il échappe à la raison morale. La vérité sort de la bouche des enfants, selon un dicton populaire, mais le mensonge aussi, ou du moins par une autre disposition, joyeuse et malicieuse. Il a partie liée avec l'imaginaire et le suspens de la signification. Tout devient possible à qui sait mentir pour mentir, de façon intransitive. Peu importe qu'une affirmation soit vraie ou fausse, du moment qu'elle permet d'inventer en racontant.

Souvent le mensonge d'un enfant fait l'objet d'une implacable répression car il s'agit d'éduquer au plus tôt à la vérité. Toutefois, derrière le mobile pédagogique et moral qui conduit à réprimander le petit menteur se cache une peur panique : le contrat de confiance ne fonctionne plus, ne garantit plus la certitude que l'échange verbal obéit à l'ordre du sens. Rien n'est plus assuré dès lors que le doute s'est introduit et que le langage s'est délesté de ses référents. Et pire encore, les référents deviennent interchangeable : si l'imaginaire avait seulement substitué une réalité à une autre, le mensonge aurait le statut d'une contre-vérité acceptable, et, de fait, des personnes ou des sociétés vivent dans le mensonge avec une certaine stabilité. Cependant, la volubilité du mentir empêche toute certitude, chaque chose pouvant se renverser en son contraire puisque tout est faux, même la vérité. Telle réalité peut se présenter sous l'aspect d'une autre par le seul arbitraire d'une affirmation joueuse. Que croire, qui croire, lorsque le renversement devient roi ? L'enfant menteur donne le vertige, il lui faut des claques.

Et si le choix de dire la vérité obéissait au seul conformisme ? Le devoir qui oblige à l'égard du vrai a sans aucun doute des raisons morales mais la grégarité y trouve aussi sa part. Le psychologue le plus suspicieux parmi les philosophes, Nietzsche, a observé ce mobile qui sape la prétention glorieuse à la vérité. Dans la vie ordinaire, ceux qui disent la vérité agissent par paresse. Une fois qu'ils l'ont dite, ils se sentent quittes de tout autre discours. En revanche les mensonges requièrent de l'imagination, du déguisement, de la mémoire. Pour assurer un mensonge, il est nécessaire d'en inventer quantité d'autres. Il faut donc du talent et du courage pour mentir, remarque Nietzsche dans *Humain trop humain* : « Pourquoi, dans la vie de tous les jours, les hommes disent-ils la plupart du temps la vérité ? Sûrement pas parce qu'un dieu a défendu le mensonge. Mais, premièrement, parce que c'est plus commode ; car le mensonge réclame

invention, dissimulation et mémoire (raison qui fait dire à Swift : qui raconte un mensonge s'avise rarement du lourd fardeau dont il se charge ; il lui faudra en effet, pour soutenir un mensonge, en inventer vingt autres). Ensuite, parce qu'il est avantageux, quand tout se présente simplement, de parler sans détour : je veux ceci, j'ai fait cela, et ainsi de suite ; c'est-à-dire parce que les voies de la contrainte et de l'autorité sont plus sûres que celles de la ruse. Mais s'il arrive qu'un enfant ait été élevé au milieu de complications familiales, il maniera le mensonge tout aussi naturellement et dira toujours involontairement ce qui répond à son intérêt ; sens de la vérité, répugnance pour le mensonge en tant que tel lui sont absolument étrangers, et ainsi donc il ment en toute innocence. »

Quand le chemin tout tracé de la vérité offre le confort et la sécurité, celui du mensonge est escarpé et n'accueille que les aventuriers. Ce retournement de l'évidence morale peut sembler une provocation tant l'éloge du mensonge relève d'une rhétorique subversive. Toutefois Nietzsche va plus loin qu'une suggestion immorale, il vise un état d'avant la signification morale. »

François NOUDELMANN, *Le génie du mensonge* (2015)

Marina

« La définition nominale du mensonge ne paraît guère poser problème. Il consiste en un acte, ce que nul ne conteste ; en un acte de langage, ce qui peut être contesté lorsqu'il l'est par omission, mais à tort selon moi. Il est commis par tout être donnant délibérément pour vrai à autrui ce qu'il sait être faux. Le mensonge est une altération volontaire de la vérité. Et, peut-on penser, tandis que l'insincérité d'autrui est difficile à identifier, puisque mesurable à la seule aune de son rapport avec lui-même, le mensonge, bien qu'inséparable d'une intention, donc d'une attitude intérieure, offre son contenu au couperet de l'épreuve de vérité. Dans son rapport au vrai, un mensonge ne l'est pas à moitié, du moins en théorie. Il semble qu'il en soit un ou qu'il n'en soit pas un. C'est souvent après coup que l'on peut trancher ; le temps confond alors le menteur. Acte de langage, certes, mais l'acte l'emporte sur la matière dont il est fait. Dans l'identification du mensonge, l'intention de mentir prévaut sur la convention linguistique régissant la phrase qui exprime le mensonge. Cette convention y est à l'œuvre, en effet, exactement comme elle l'est dans le prononcé d'un authentique acte d'assertion. C'est pourquoi, même s'il revêt un habit langagier, le mensonge ne relève pas de l'analyse du linguiste, en tout cas pas de celui traitant du langage comme d'un code. Une phrase convoyant un énoncé mensonger ne se distingue en rien d'une phrase assertant un fait du monde. Les mots y ont la même signification ; la phrase obéit aux mêmes règles de grammaticalité qui font qu'elle est bien ou mal formée. Bref on dit le faux à la façon dont on dit le vrai. Si d'aventure le mensonge exhibait une marque linguistique, rares seraient les mensonges fructueux ! De même le mensonge ne relève-t-il pas d'une analyse portant, directement tout au moins, sur la structure logique de l'énoncé. En effet, comme le souligne Hannah Arendt à propos du mensonge en politique, le mensonge n'entre aucunement en conflit frontal avec la raison. Les choses pourraient être ou se passer comme le prétend le menteur. Un mensonge est d'autant plus réussi qu'il est crédible ; il est rendu d'autant plus crédible que son auteur sait ce que son destinataire est prêt à entendre, ce qu'il souhaite ou aime écouter. Si mystère à dissiper il y a, il se trouve donc du côté de l'auteur du mensonge et de son destinataire, dans la

relation communicative que le premier instaure avec le second, et non du côté du mensonge « proprement dit », à savoir la réalisation verbale de l'acte. La meilleure preuve en est qu'on peut mentir sans dire. C'est le mensonge par omission, acte muet de langage. Que pourrait donc bien en dire le linguiste ? Rien de plus simple également, à première vue, que le jugement à s'en faire. Le mensonge ne peut qu'être condamné. Il sape les fondements mêmes de la moralité et du droit. Assurément il peut arriver, dans certaines occasions, qu'un mensonge profite à autrui ; il appelle donc l'indulgence. Cependant, dans son principe même, il nuit à l'humanité, celle de l'être humain puisque, humain, un être ne l'est pleinement qu'en société et donc au travers du commerce institué avec autrui. Que vaudraient, en effet, engagements, promesses ou contrats dans un univers où le mensonge serait banalisé ? S'il est condamnable, c'est avant tout parce qu'il contrevient au pacte gouvernant l'exercice du langage. Celui qui parle attend que son interlocuteur tienne pour vrai ce qu'il lui dit ; ce dernier attend que soit vrai ce qui lui est dit. La véracité paraît être la condition de coopération appliquée à l'emploi ordinaire du langage, sachant, bien sûr, qu'existent des énoncés dont l'interprétation correcte requiert que les phrases soient prises, disons, au second degré (récits de fiction, plaisanteries, métaphores, ironie, etc.). À quoi bon communiquer si rien ne venait à garantir la présence, au moins régulière, du vrai dans les paroles échangées ? Parler vrai ne saurait être qu'un slogan. Tout au plus, par conséquent, les attendus du jugement porté sur le mensonge, donc sur le menteur, varieraient selon les époques, les cultures, les contextes ou les différents points de vue pris sur lui. Pourtant, a-t-on vraiment mis à nu les mécanismes à l'œuvre dans l'acte de mensonge ? Malgré des siècles de réflexion savante à ce sujet, il s'avère que ces mécanismes et leurs rouages restent en partie obscurs. Du moins l'accord ne règne-t-il pas à leur sujet. On en débat toujours dans les cercles de la philosophie du langage et de l'esprit, en pragmatique cognitive en particulier, mais aussi et plus encore en philosophie morale, ainsi que dans tout l'éventail des sciences historiques ou anthropologiques. On continue donc d'hésiter sur la place à réserver au mensonge dans la galerie des agissements humains. Parmi les questions suscitées par le mensonge, il en est une qui fait figure d'énigme : comment se fait-il qu'étant impossible en toute logique à universaliser, le mensonge soit de fait universel ? Loin d'être un parasite du langage, comme se voyait contraint de l'estimer John L. Austin en vertu des présupposés d'une approche pragmatique purement linguistique, il est un acte tristement quotidien. Le mensonge paraît, en effet, inhérent à l'usage du langage ; or l'usage du langage en proscrie la généralisation. Au demeurant, le bon sens exprime à sa façon, celle des locutions toutes faites, les incertitudes entourant la perpétration d'un « vrai » mensonge.

Amusons-nous à en livrer quelques morceaux choisis. L'homme ment comme il respire. En l'affirmant, on ne risque pas de faire mentir le proverbe. Ce ne sont pas les arracheurs de dents qui viendraient dire le contraire. Toutefois leurs clients, sur les places publiques d'hier, ne manquaient sûrement pas de penser, à propos de l'absence de douleur promise pour l'extraction, ce qu'un personnage féminin d'À la recherche du temps perdu avait pour habitude de demander : « C'est bien vrai, ce gros mensonge-là ? » Ils savaient que c'était faux ; l'arracheur de dents savait qu'ils le savaient. Mentait-il donc ? La sagesse populaire, comme la sagesse philosophique, fait la différence entre bobard et mensonge. En vertu de quels critères puisque, dans les deux cas, l'intention de dire le faux est présente ? Elle n'ignore pas non plus que l'envers du vrai, si c'est le faux, n'est pas nécessairement mensonger. Elle admet qu'on peut tout à la fois mentir vrai, mentir en disant le vrai – ainsi que le remarque Cliton à propos de son maître Dorante, dans *Le Menteur* – et dire le faux

sans mentir « pour de vrai ». Les pieux mensonges, par exemple, ne sont pas ceux d'un fieffé menteur. Et celui qui jure publiquement « parler vrai » s'attire sur le champ la suspicion ; il y a mensonge sous roche. L'acte de mensonge se révèle bien plus compliqué à cerner et donc à juger qu'il n'y paraît. »

« L'acte de mentir. Remarques sur le mensonge », Gérard Lenclud, Revue Terrain, 201

Résumé en 100 mots, ± 10 %

puis Dissertation :

Vous discuterez l'affirmation suivante en vous appuyant sur votre lecture des œuvres, et en lien avec le thème « faire croire » :

« Un mensonge est d'autant plus réussi qu'il est crédible ; il est rendu d'autant plus crédible que son auteur sait ce que son destinataire est prêt à entendre, ce qu'il souhaite ou aime écouter. »

Jeanne

« Analyser la manipulation implique de compléter le terrain de la description par un point de vue plus normatif, qui nous permettrait de distinguer, sur le plan des méthodes, le convaincre « légitime » de celui qui ne le serait pas. La tâche est évidemment redoutable. L'époque n'accorde guère de sympathie aux tentatives de distinction normative entre ce qui serait une méthode « légitime » et celle qui ne le serait pas. Toute réflexion de ce type est souvent assimilée à une intention de censure. La difficulté ne réside pourtant pas essentiellement là. La question est en effet plutôt de définir des critères normatifs qui soient suffisamment précis sur le plan de la théorie comme sur celui de l'analyse concrète des pratiques et qui par ailleurs aient des présupposés explicites. Par « manipulatoire » on entendra ici, de manière plus générale, une action violente et contraignante, qui prive de liberté ceux qui y sont soumis. Dans ce sens, elle est déshonorante et disqualifiante pour celui qui met en œuvre de telles ressources, quelle que soit la cause défendue. Cette précision paraît nécessaire au regard de l'emploi que font certains auteurs du terme « manipulation », dans le contexte de relations humaines. Pour certains, tout serait manipulation, et il n'existerait aucune référence possible à d'autres formes du convaincre. L'alternative serait entre violence physique et manipulation, et, à tout prendre, selon un tel raisonnement, mieux vaudrait donc la manipulation. Comment peut-on en effet renoncer à l'espoir de relations « libres et authentiques » entre les hommes, d'autant que ceux-ci s'y livrent plus fréquemment qu'il n'y paraît ? Comment y renoncer surtout quand on se place du point de vue de la démocratie, qui en fait une norme essentielle ? Décrire les pratiques de manipulation n'a de sens que pour dessiner a contrario l'espace de pratiques humaines souhaitables. C'est donc bien en un sens de normes dont il s'agit ici. Nous pouvons d'ailleurs être conforté dans cette approche par le fait que la plupart des travaux qui ont été réalisés sur ces questions n'évitent pas, quelles que soient leurs déclarations de principe initiales, la question d'une partition entre les méthodes légitimes et celles qui ne le sont pas. Comment peut-on faire autrement sans prendre le risque de justifier toutes les méthodes qui permettent d'agir sur autrui, c'est-à-dire de n'adopter qu'un point de vue cynique sur le monde ? La manipulation s'appuie sur une stratégie centrale, parfois unique : la réduction la plus complète possible de la liberté de l'auditoire de discuter ou de résister à ce qu'on lui propose. Cette stratégie

doit être invisible car son dévoilement indiquerait qu'il y a tentative de manipulation. Ce n'est pas tant le fait qu'il y ait une stratégie, un calcul, qui spécifie la manipulation, que sa dissimulation aux yeux du public. Les méthodes de manipulation avancent donc masquées, et c'est souvent comme cela qu'on les reconnaît. Dans l'acte de manipulation, le message, dans sa dimension cognitive ou sa forme affective, est conçu pour tromper, induire en erreur, faire croire ce qui n'est pas. Ce message est donc toujours mensonger. À cette affirmation on pourrait objecter, dans le cas de la propagande raciste, que, lorsque certains propagandistes d'extrême-droite défendent un tel point de vue, ils y croient eux-mêmes. C'est à ce point précis qu'il est nécessaire d'introduire une distinction entre le point de vue défendu (...) et les énoncés divers qui vont être construits et utilisés pour le défendre. L'extrême-droite ne se contente pas de nous informer qu'elle est raciste et que ce serait bien – de son point de vue – que nous le soyons aussi. Il y a manipulation parce qu'il y a fabrication d'un message qui, lui, relève d'une stratégie du mensonge. Prenons l'exemple de la tentative de fonder le racisme sur une base scientifique. Celui-ci a longtemps été présenté comme une « réalité scientifique ». Cette affirmation qui suscite aujourd'hui, hélas, un intérêt renouvelé, convainc de nombreuses personnes, qui auraient été plus résistantes autrement, de la légitimité d'un tel sentiment. Or aucun dirigeant d'extrême-droite ne peut croire que le racisme est fondé scientifiquement, puisqu'aucune preuve n'a jamais pu être fournie de ce point de vue malgré les efforts de scientifiques acquis à cette cause (...). Tout au plus peuvent-ils croire qu'un jour ces théories seront fondées scientifiquement et qu'ainsi leur croyance sera prouvée. Il y a donc un décalage entre l'opinion réelle – le sentiment raciste auquel ils adhèrent – et le message – manipulateur – qu'ils proposent pour le défendre. Ce décalage s'observe partout où l'on construit artificiellement un message en fonction uniquement de sa capacité à emporter coûte que coûte l'adhésion de l'auditoire, qu'il s'agisse de la politique, de la communication ou de la publicité. Le manipulateur ne croit pas ce qu'il dit, même s'il est certain de l'opinion qu'il défend. Le procédé manipulateur est également caractérisé par le fait qu'il intervient sur une résistance, une opposition, ou, a minima, une non-acceptation immédiate de ce dont le manipulateur veut convaincre. Si tel était le cas, il n'aurait pas besoin de mettre en oeuvre de tels procédés. Nous sommes bien dans la dimension du convaincre, qui suppose, selon la jolie formule de Francis Goyet, qu'on ne prêche ni dans le désert ni à des convertis. On ne cherche pas lorsqu'on manipule, à argumenter, c'est-à-dire à échanger une parole, mais à l'imposer à quelqu'un qui n'y croit pas au départ. La manipulation consiste à entrer par effraction dans l'esprit de quelqu'un pour y déposer une opinion ou provoquer un comportement sans que ce quelqu'un sache qu'il y a eu effraction. Tout est là, dans ce geste qui se cache à lui-même comme manipulateur. C'est là que réside sa violence essentielle. En effet à la différence de la violence physique qui fonde une interaction effective, la violence psychologique ou cognitive qu'implique la manipulation doit toute son efficacité à sa dissimulation. Aussi les mécanismes techniques de construction du message manipulateur relèvent-ils d'une double préoccupation : identifier la résistance qui pourrait lui être opposée et masquer la démarche elle-même. Là réside une différence essentielle avec l'argumentation, où l'on explique, en même temps que l'on convainc, comment on s'y prend. La parole manipulateur entretient de ce point de vue un curieux rapport au silence : là où l'argumentation aménage des pauses qui sont autant de respirations dans le dialogue et laisse à l'interlocuteur la possibilité de réfléchir, d'objecter, d'accepter ou de refuser, la manipulation semble avoir comme caractéristique de traquer le silence dans l'interaction afin d'emprisonner l'autre dans une séquence continue où il n'a pas d'autre choix que de se rendre. »

Philippe Breton, La parole manipulée, La Découverte, 2020, p. 21-25

Après avoir résumé le texte (en 100 mots, ± 10%), vous discuterez la citation suivante en vous appuyant sur votre lecture des œuvres :

« Décrire les pratiques de manipulation n'a de sens que pour dessiner *a contrario* l'espace de pratiques humaines souhaitables. »